

Mario Merola, ou l'oeil en joie

Fernand Ouellette

Numéro 67, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9020ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

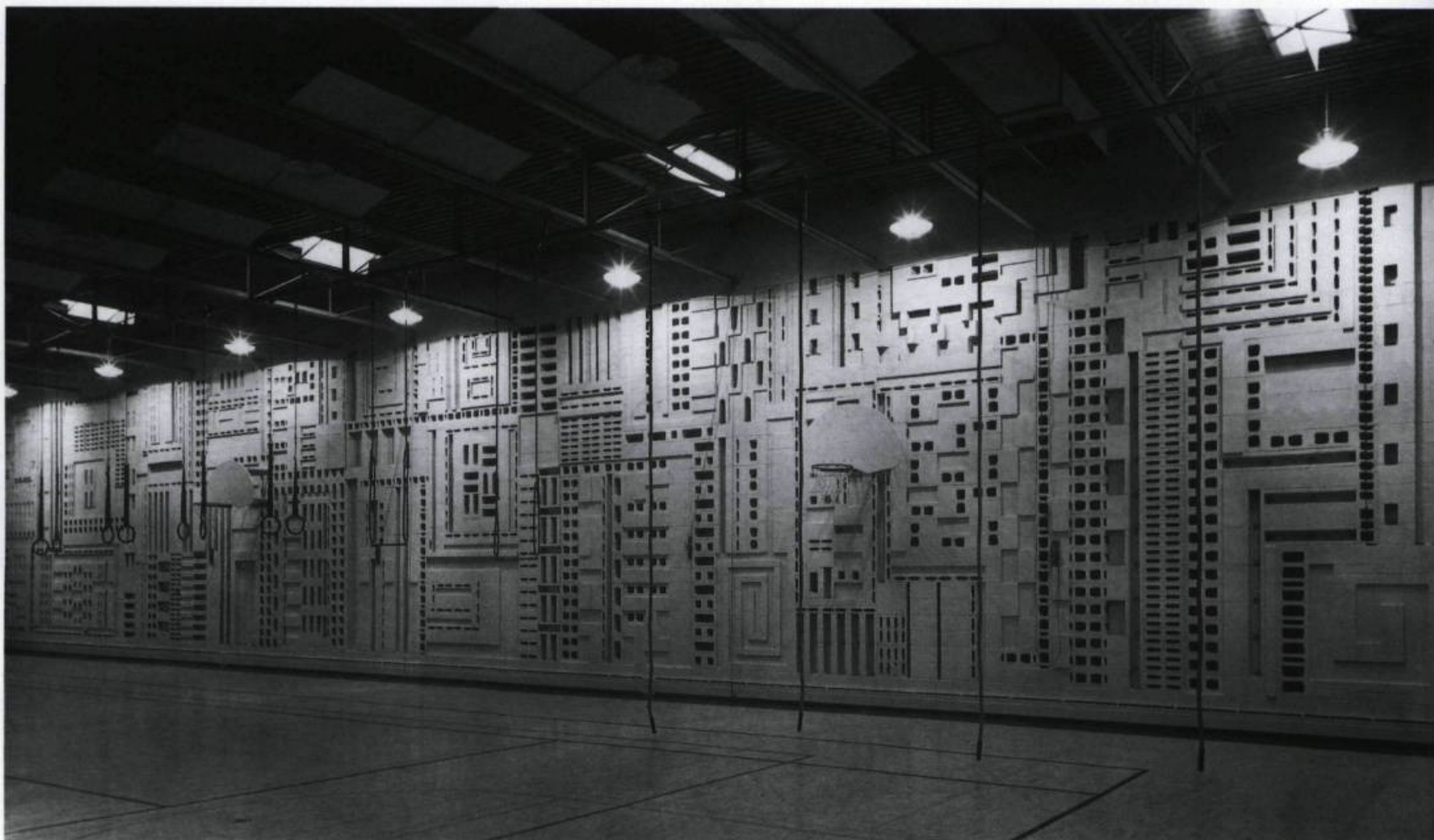
Citer ce document

Ouellette, F. (2004). Mario Merola, ou l'oeil en joie. *Espace Sculpture*, (67), 36–37.

Mario Merola

FERNAND OUELLETTE

OU L'ŒIL EN JOIE



Mario Merola propose des reliefs, des murales qui sont autant de façons de passer le miroir, d'entrer dans la merveille. De sortir de nous-mêmes et des ombres. Il convoque, rassemble les formes qu'il rêve sur la surface pour ouvrir l'espace. Non pour ériger un mur, mais pour le libérer, aller dans le mystère. Cela tient de la mosaïque, bien entendu, de l'œuvre ouverte. Cela tient aussi de la musique. *L'œil écoute*, disait Claudel. Il faut savoir traverser la surface qui module, propose ses tonalités, ses accents, ses mélismes. Accepter d'y

entrer, c'est non seulement accepter l'autre, mais bien prendre le risque soi-même d'être transformé, de devenir autre. L'art n'a pas d'autre visée.

En un sens, entrer dans la beauté, c'est se mesurer au redoutable, à l'effroi. Encore faut-il une vigilance, une attention à la vie, et un abandon.

Si Merola maîtrise si bien le relief, la murale, c'est d'abord parce qu'il est avant tout un sculpteur, certes, mais aussi parce qu'il est un dessinateur et un peintre. Son art est inconcevable sans ces atouts multiples. Sans un contrôle parfait des outils. Car une murale

n'est pas un mur, une porte rêvée n'est pas une porte puisqu'elle conduit à l'enchantement. Toute œuvre s'ouvre. Toute surface se met à vibrer, à s'assembler, se désassembler avec les cubes multiples, treillis, colonnes (ou roulés) spirales, rectangles, fines hélices, arcs tendus, détours par des formes qui obliquent, se gonflent ou se creusent, se lissent, angles qui nous ramènent à l'énigme. Jusqu'à ce que l'œil saisisse ce qu'il recherche, que la féerie opère. Tout nous transporte d'autant que Merola enrichit souvent ses reliefs de couleurs, de tonalités. Un tel art provient de l'émerveillement, certes, mais aussi d'une longue attention aux miroitements, aux

MARIO MEROLA, œuvre intégrée au gymnase du noviciat des Frères Saint-Gabriel, Pierrefonds, 1963. Blocs de ciment. 5,79 x 30,48 m. Photo : Jean-Pierre Beaudin.

MARIO MEROLA,
Porte, 1956. Taille
 directe sur bois,
 cuivre et couleurs
 fluorescentes. 91,5
 x 55 cm. Collection
 de l'artiste. Photo :
 M. Merola.

MARIO MEROLA,
Relief, 1981. Détail.
 Acrylique sur bois.
 120 x 95 cm.
 Collection de
 l'artiste. Photo :
 M. Merola.

MARIO MEROLA,
Murales, 1973-
 1974. Briques. Détail
 d'un ensemble de
 22 murales à
 l'Institut de
 tourisme et
 d'hôtellerie du
 Québec, École
 d'hôtellerie du
 Québec et station
 de métro
 Sherbrooke,
 Montréal.

ombres, au lisse de l'eau, aux étincellements de sa rivière. Avec le cours d'eau, Merola s'est rapproché d'un langage et des signes : ceux des saisons et des heures. Il a appris à tout déchiffrer, saisir avec la lumière elle-même. C'est avec ce regard qu'il va travailler sa porte, aussi bien que sa murale gigantesque.

Mais que nous soyons devant une *Porte* (1956) ou une *Murale* (1960), il faut savoir la lire. Suivre la pensée, l'étonnement, le jeu. Il faut prendre son essor avec la forme qui s'élanche, se taire sur le plan, contourner un angle, présenter la main qui tient la gouge, accentue ou efface son déchiffrement, qui aime sa matière. Que le relief soit intime, pour la solitude de l'être qui contemple, ou gigantesque, pour un hall, une exposition, une école : la démarche est la même. Chaque forme doit être ouverte par sa capacité de faire vibrer l'ensemble, comme dans sa beauté en soi de joyau. Ici je songe aux pierreries mates de *Construction* (1956), peinte avec caséine et gouache sur relief. Mais c'est le même enthousiasme devant le merveilleux raffinement de *Peinture en reliefs* de 1958, peintures fluorescentes sur contreplaqué découpé. Et je ne voudrais pas terminer mon survol sans mentionner *Paysage traversé par deux saisons* (2002), dessin magnifiquement en lumière, et ses sculptures : *Magenta* (1988) et *Varenes* (1988). Des rectangles brossés, des cubes, des arcs, des demi-lunes, comme un paysage vu par un martinet qui quitte le couchant. Quoi ajouter.

Merola, en tout, a le génie de la joie. Mais j'y reviens, cela n'est possible que parce qu'il surmonte ses techniques. Parce qu'il travaille avec les accords. Tout cela est stupéfiant. Et dire que de tels êtres sont comme des archers zen qui visent le soleil lui-même. De tels êtres qui reviennent parmi nous après avoir traversé la splendeur et l'effroi. ←

